

Mouvements dans une énigme

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 38, numéro 5 (227), octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1996). Compte rendu de [Mouvements dans une énigme]. *Liberté*, 38(5), 90–94.

LIRE EN FRANÇAIS

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

MOUVEMENTS DANS UNE ÉNIGME

André Dhôtel, Rhétorique fabuleuse, Paris, Garnier, 1983, 138 pages.

Dans une entrevue, Jérôme Garcin a fait parler André Dhôtel de la « rhétorique fabuleuse » qui était le fond de son œuvre :

(...) Au fur et à mesure qu'on s'explique, on s'éloigne du réel, on projette notre raison et nos systèmes de pensée sur une réalité qui leur est tout à fait étrangère. La réalité et nos fonctions sont inconciliables. (...) La rhétorique, c'est un art de parler qui est codifié : des figures et des images aident à mieux persuader l'autre de ce qu'on veut signifier. Tandis que la Rhétorique fabuleuse, c'est exactement l'inverse. C'est l'attention prêtée aux données du monde qui sont fournies par la nature et qui ne se prêtent pas à des formules ni aux procédés d'un langage¹.

Donc, cette « rhétorique » est l'inverse d'une rhétorique, « fabuleuse » n'a rien à voir avec les fables et la « rhétorique fabuleuse » repose sur l'axiome d'un abîme,

1. André Dhôtel, *L'École buissonnière. Entretiens avec Jérôme Garcin*, Paris, Pierre Horay, 1984, p. 50-51.

franchissable d'aucune manière volontaire, entre la réalité et l'homme.

Écartés les prestiges du discours explicatif², que reste-t-il ? La possibilité de circuler, de passer, de vagabonder, d'entrevoir par éclairs ou « failles illuminantes » (qui n'ont rien de solennel et ne donnent pas de pouvoir ; Dhôtel les qualifie de détails banals) quelque chose qui pourrait être un signe de la réalité, par rupture subtile et fugace des apparences, qui ouvre une brève perspective entre les moitiés d'un monde double. Rien de très prometteur, ni de programmable, aucune matière à système. Allez dans le monde, et voyez ce qui viendra. Dhôtel a dit ses doutes sur l'humanisme, qui peut rendre sourd et aveugle à ce qui vient du dehors et en quoi l'humanité n'est pour rien. En somme : une fois tous les oripeaux dépouillés, pas d'autre espoir terrestre qu'un destin de vagabond à peu près nu. Allez par les chemins et vous verrez, là sont vos chances de rencontres, si elles existent. N'espérez aucune connaissance : « La rhétorique fabuleuse est un jeu tout à fait vain, toujours en suspens puisqu'elle ne concerne pas la connaissance mais l'inconnu. Alors donc allez encore plus loin » (p. 47). Autrement dit, glissez par impossibilité de faire autre chose : tout est pour vous de la glace lisse, et vous êtes vous-même de la glace lisse pour tout ce qui, dans le monde, n'est pas vous. Le lien le moins contestable est le rêve. Le discours qui prétend à autre chose est une roue de paon vaine. Voilà ce que je saisis, et le formidable sentiment de liberté qui se dégage de ces conceptions me ravit.

2. Dhôtel n'était peut-être pas le seul à douter de ces prestiges. Je trouve dans Guy Sorman, au moment où il passe au bistouri la carrière de Bernard-Henri Lévy : « Entrer dans la complexité des choses ôterait tout strass au discours, et il n'y aurait plus de discours » (*Le Bonheur français*, Paris, Fayard, 1995, p. 44).

Un monde radicalement étrange et étranger est peut-être plus proche de certaines hypothèses bizarres des sciences³ que des univers littéraires hérités. Rejetant toute logique psychologique ou autre comme manière d'expliquer et de justifier, tourné vers l'énigme du monde extérieur et incluant l'humanité dans cette énigme⁴, l'univers de Dhôtel a dérivé vers le portrait non conventionnel, comme rêvé, sans cohérence apparente, qui témoigne d'une espèce de rigueur obtenue en se moquant de la rigueur. Pour qui ne croit pas aux explications, il reste à montrer des mouvements en évitant de laisser croire à une organisation quelconque.

Rhétorique fabuleuse se divise en trois parties : *Le grand rêve des floraisons*, *Le vrai mystère des champignons* et *Rimbaldiana*. Les propos tenus dans le premier texte sont placés dans la bouche d'un individu étrange, un philosophe⁵ qui n'écrit rien, n'enseigne rien, aussi a-philosophe que philosophe, puisqu'il essaie de « prononcer des phrases sans avoir réfléchi » et s'évertue à parler « le plus souvent sans rien signifier », ce qui le place un

3. Par exemple, la réalité impliée de David Bohm ou les dimensions repliées, les univers parallèles supposés par une avenue de la théorie des supercordes. Dhôtel y fait penser en plaçant ce rêve de la réalité dans la bouche de son narrateur : « Il n'y a pas de monde sans un autre monde qui donne vie aux images les plus singulières et les plus nécessaires » (p. 41).

4. D'où le désarroi de bien des critiques que la privation de cohérence psychologique dans les livres de Dhôtel paraît avoir mis en manque : « Qu'est-ce que c'est que ça ? On se prend la tête entre les mains, etc. » Si la critique a gémi, un écrivain comme Christian Bobin semble avoir, quant à lui, tiré grand profit de la rhétorique fabuleuse. Peut-être aussi Jean Échenoz, que la psychologie paraît laisser indifférent.

5. Professeur de philosophie, mais apparemment incapable de placer la philosophie sur un monticule, Dhôtel déclarait que cette discipline, telle qu'on l'enseigne, est un moyen de réussir des examens de philosophie.

peu à part dans un monde où tant de gens enseignent quelque chose de sûr, et où chacun est persuadé de dire des mots déterminants, « ne serait-ce que sur la température ». Prié de parler des fleurs, l'énergumène déclare que « les fleurs ont une existence surnaturelle », car « inconcevable à jamais », radicalement irréductible au cerveau humain. Après les fleurs, les champignons mettent en évidence l'illusion de connaissance consubstantielle à l'esprit, puis c'est le tour de la quête de Rimbaud, qui « ne voulait surtout pas faire semblant de savoir comme c'est l'usage ».

Les univers littéraires habituels mettent de la clarté, de la logique, de la continuité où il n'y en a peut-être pas. Ils figent ce qui se dérobe derrière le halo d'incapacité des témoignages. Ils caricaturent, ils simplifient en éclairant trop ou en cadastrant l'impénétrable. Est-ce en cela, plutôt que par l'imagination ou l'invention, qu'ils sont fictifs ? Même quand ils prétendent inquiéter ou terroriser, ils sont rassurants comme l'est, pour les enfants, la géométrie plane et prévisible des contes. Même le lecteur de Sade peut sortir de sa lecture moins épouvanté par ses propres possibilités monstrueuses. Dans l'hystérie meurtrière du monde de Sade, le principal souci est encore de s'entourer de justifications logiques, de faire système, c'est-à-dire de se rassurer. Un univers littéraire qui voudrait témoigner justement du monde, c'est-à-dire rendre compte de ce qu'il a d'« inétablistable », devrait aller ailleurs, toujours ailleurs, et c'est ce que fait Dhôtel, avec une liberté opposée à ce qu'il appelle crédulité⁶. Résultat : au lieu de se sentir plus avancé, plus assuré, plus intelligent, plus

6. C'est apparemment le sens qu'il prête à la phrase d'Herman Melville placée en exergue au *Vrai mystère des champignons*. Il y est question de l'intelligence qui engendre « le plus de foi et le moins de crédulité ».

important, plus puissant, plus distrait ou plus pacifié en terminant le livre, le lecteur se sent plus imbécile, moins satisfait, plus ignorant, plus incapable, plus perdu, plus à la merci de tout, mais libéré aussi, comme d'un carcan.